La Gazette des Lettres.
18 OCTOBRE 1947

LE CINQUANTENAIRE DES "NOURRITURES TERRESTRES" D'ANDRÉ GIDE

Textes et interviews recueillis par Claude-J. Mahias

En 1926, André Gide disait, à propos des Nourritures terrestres : ***« J'écrivais ce livre à un moment où la littérature sentait furieusement le factice et le renfermé, où il me paraissait urgent de la faire à nouveau toucher terre et poser simplement sur le sol un pied nu ».***

Les Nourritures terrestres, ***écrites en 1897, ont aujourd'hui cinquante ans d'âge. Paul Léautaud raconte que, durant les premières années qui suivirent leur parution, une des plaisanteries des familiers du*** Mercure de France ***aux visiteurs était de dire, en désignant la case où reposaient les volumes de Gide : « Vous ne voulez pas emporter quelques nourritures. Il y en a qui se perdent ». Mais aujourd'hui, quel jeune étudiant dans le monde n'a lu ce livre ?***

Pour marquer leur cinquantenaire et rendre un hommage à André Gide, nous avons demandé à quelques écrivains appartenant des générations diverses, de nous dire l'importance qu'avait pu avoir dans leur formation la découverte des Nourritures terrestres, la place qu'occupe à leur avis cette œuvre dans les Lettres françaises, et l'influence qu'elle leur paraît exercer sur la jeunesse d'aujourd'hui.

JEAN SCHLUMBERGER

Vingt ans en 1907

VOUS m'avez fait relire *Les Nourritures*. Je ne les recevrais pas sans un peu d'appréhension. Un livre qui vous a si fortement remué quand vous aviez vingt ans et qui a marqué une date dans la formation de votre goût aussi bien que dans votre affranchissement moral, risque fort d'avoir épuisé d'un seul coup sa force de rupture. Je me disais qu'il ne subsistait pas aujourd'hui grand'chose de ce monde étouffé et de ce conformisme asphyxiant, d'où le jeune Gide s'était évadé en s'ébrouant comme un poulain : est-ce que son humour irrévérencieux n'allait pas nous paraître s'exercer dans le vide ? Est-ce que les éblouissements qu'il éprouvait en découvrant les joies d'une vie libre et dépouillée allaient encore conserver toute leur fraîcheur pour une génération habituée au camping et au bain de soleil ?

Eh bien ! le livre a gardé tout son accent, bien que l'intérêt s'en soit légèrement déplacé. Les effusions poétiques ne nous apportent peut-être plus tout le miel qui nous ravissait (à moins que ce ne soit simplement, hélas ! notre âge qui nous y rende moins sensibles) ; mais le cri d'indépendance, les défis au formalisme, à l'assoupissement, aux lâches confort du corps et de l'esprit, ont pris une signification plus grave et plus pleine. Ce qui pouvait paraître de brillantes bravades s'est révélé l'expression même de quelques-unes des pensées essentielles de Gide, et c'est souvent dans *Les Nourritures* qu'on en rencontre les formules les mieux frappées. Toute l'œuvre subséquente a amplifié, légitimé, chargé de sens la hardie profession de confiance en la vie, impulsivement jetée dans ces pages. Je savais y trouver les phrases les plus chantantes, les plus s'mueuses, les plus subtiles cadences, qu'on puisse tirer d'une prose lyrique ; je ne m'attendais pas tout à fait à devoir leur maintenir une place aussi importante dans l'équilibre de la pensée gidienne.

FRANÇOIS MAURIAC

Vingt ans en 1905

J'AI lu, adolescent, *Les Nourritures terrestres* et cette lecture a beaucoup compté pour moi. Il existe plus d'un rapport entre l'éducation protestante puritaine que Gide a reçue et mon étroite formation catholique et provinciale. *Les Nourritures* ont donc retenti dans ma vie comme un appel venu du dehors. Imaginez une autre version de *L'Enfant prodigue* de Gide : c'est le frère aîné qui ne revient pas — et c'est le puîné que la voix de son aîné délivré fait frémir... Mais il reste fidèle, il ne renonce pas à cette nourriture qui est terrestre elle aussi : « Ceci est mon Corps livré pour vous... » Qu'y a-t-il de plus terrestre que l'Eucharistie ? Et pourtant c'est un pain qui vous nourrit pour la vie éternelle.

Parce que *Les Nourritures terrestres* ont tenu une telle place dans ma vie de jeune homme, je suis bien incapable de juger ce livre aujourd'hui, de le peser, de lui assigner un rang. Il vaut en tout cas comme toute l'œuvre gidienne : il a une valeur de ferment. Un jour il nous apprend — il nous apprenait, à ceux qui le lisaient en « chemise » — qu'il existe autre chose que de vivre ! Ce Gide-là, et [illegible] nous ont certainement ouvert les yeux, ou des sources cachées à cette invitation. Mais peut-être n'avais-je besoin de personne ?

ADRIENNE MONNIER

Vingt ans en 1912

RUE de l'Odéon, dans la célèbre petite librairie que hantèrent Paul Valéry, Apollinaire, Gide, Léautaud, Max Jacob et tant d'autres, Adrienne Monnier me reçut — et m'interrompt dès la première phrase :

— *Les Nourritures terrestres* ? s'écria-t-elle. J'étais déjà une vieille demoiselle de vingt-quatre ans quand je les ai découvertes. C'était en 1916. Mon émotion fut si grande que je souhaitais aussitôt posséder ce livre. Mais le tirage en était épuisé et j'écrivis à Gide pour lui en demander un exemplaire pour mon cabinet de lecture. Cela me valut cette charmante réponse :

Madame ou Mademoiselle,

Votre exquise lettre me touche et je suis réellement attristé de ne pouvoir vous envoyer aussitôt ce livre que vous demandez. Je serais à Paris que je ne pourrais pas davantage : Les Nourritures terrestres, *après avoir attendu d'introuvables lecteurs, sont introuvables à leur tour, et j'ai remis à l'imprimeur, en vue d'une réimpression, le dernier exemplaire qui me restait. Il y a quelques mois de cela et j'aurais dû déjà recevoir des épreuves — mais nous sommes en temps de guerre.*

Le Prométhée mal enchaîné *et* Le Voyage d'Urien *sont-ils également épuisés ? Je m'étonne.*

Votre lettre est venue m'apporter un peu de réconfort, à une heure où j'en avais grand besoin.

Je vous remercie de tout mon cœur.

André GIDE.

— Vous dire ce que ce livre a représenté et représente toujours pour moi me paraît superflu : chacun le sait, toute ma génération s'en est nourrie. Et je crois que bien d'autres s'en nourriront encore. Mais, pour répondre à votre deuxième question, il est bien possible que nos garçons de vingt ans restent d'abord insensibles à cette lecture. Ils ont déjà tant lu, croient avoir déjà tout appris. Ils ont passé de Sartre à Miller, après une halte en Sade et chez les surréalistes. Désillusionnés et ennuyés tout à la fois, il faudra peut-être qu'ils attendent des années avant que leur parvienne le limpide appel des *Nourritures terrestres*. (A moins qu'ils ne les découvrent à seize ans.) Mais un jour ou l'autre, ce livre entrera dans leur vie.

PIERRE BOST

Vingt ans en 1921

C'EST par *La Porte étroite* que j'ai abordé l'œuvre de Gide. Je n'étais pas préparé aux *Nourritures terrestres*. Par mon éducation, par ma formation (Alain était mon maître), j'étais étranger à cette ferveur. Malgré cela, j'ai été pris par cette prose lyrique, par cet émerveillement continuel. Je crois que par *Les Nourritures* plus que partout ailleurs, Gide s'affirme comme l'un des plus grands écrivains de notre temps.

Mais je n'étais pas Nathanaël. La porte était déjà ouverte. Ces nourritures qu'il nous invitait à saisir sans plus tarder, je les recherchais déjà moi-même et n'hésitais nullement à en jouir. Mais il me semble que ce livre a été victime d'une injustice permanente. Paru à une époque où son influence aurait pu et dû être profonde, où l'on vivait dans une atmosphère renfermée, étroite, la critique n'a pas su, n'a pas osé, peut-être, le signaler aux lecteurs. Déjà, de mon temps, nous ne pouvions pas le reconnaître comme la cause apparente de notre émancipation. Sans doute il nous apportait des justifications, un soutien moral, si je puis dire. Mais nos premiers pas, ces ont faits (peut-être grâce à lui, sans que nous nous en doutions).

Mais c'est votre génération qui se montre, inconsciemment, la plus ingrate. Vous avez été adolescents dans une époque de guerre, de violence, de restrictions et sans doute vous avez eu terriblement faim de nourritures.

Certains garçons de votre âge me disent qu'ils ont renoncé de l'ouverture à la lecture des *Nourritures*. Peut-être n'ont-ils pas compris l'enseignement de ce livre ? Nathanaël ne se contente pas de prendre tout ce qui lui est offert : dans le dénuement même, il sait découvrir de quoi le combler.

Certes, vous êtes bien loin de cet état de convalescence, de courages, de plumes sur les plages. De plus par le fait de la guerre, vous avez échappé à vos familles, à votre milieu. Plus tard, le monde doit guérir, vous pourrez peut-être, étant convalescents vous-mêmes, goûter ce livre comme il le mérite et retrouver son message. Si ce n'est vous, ce seront vos enfants.

HENRI THOMAS

Vingt ans en 1932

CE ne sont pas *Les Nourritures terrestres* qui m'ont d'abord attiré dans l'œuvre de Gide, mais *Les Faux-monnayeurs* et *L'Immoraliste*. Comme j'aimais beaucoup ces deux livres (ainsi que *Le Voyage d'Urien*, pour le quel j'ai gardé un culte), je me mis en devoir d'aimer aussi *Les Nourritures* (les seules que je les eus trouvées. Pour ce livre, je n'avais pas du tout le lecteur qu'il fallait ; je ne souhaitais pas de maladie, je n'avais pas à me défaire d'une éducation pour retrouver la spontanéité. Le problème était, au contraire, pour moi de me discipliner contre ma nature (et Gide m'y a beaucoup aidé plus tard). Donc, je lus et relus consciencieusement *Les Nourritures terrestres*. Mais non, je n'arrivais pas à m'extasier à l'unisson, je ne savais pas soupirer : Ah ! je n'étais pas Nathanaël ; je cherchais plutôt à me prémunir qu'à m'éparpiller. D'autre part, quelque chose me gênait dans le style de ce livre — des préciosités et des langueurs (qui ne sont pas dans *Les Nouvelles nourritures*).

J'étais gêné par mon manque d'enthousiasme, c'était moi que j'accusais, à dix-huit ans, non pas le livre. Il m'a fallu longtemps pour comprendre ce malaise, le dissiper, et goûter librement *Les Nourritures* sans chercher une leçon. J'y ai pris alors un peu le même plaisir qu'à lire Whitman, et ce n'est pas peu dire. Il y a des moments, en été, où l'on est délié, tranquille, heureux d'exister n'importe comment, n'importe où ; il arrive alors qu'on reprenne *Les Nourritures terrestres*. Précis, ou plutôt imprécis de la joie (de la légère ébriété des convalescences), on peut imaginer des lecteurs assez massifs et assez compacts pour que ce livre n'ait à leurs yeux aucun sens : que ceux-là lisent Claudel — car il existe toute sorte de santé.

UN ETUDIANT

Vingt ans en 1947

C'EST au café de Flore que j'ai rencontré le « jeune » dont je voulais avoir le témoignage sur *Les Nourritures terrestres*. Il sourit à ma question :

— Nous avons dû les découvrir tous les deux en même temps, pendant l'occupation, lorsque nous étions ensemble à Henri-IV. Je me rappelle que la première fois que j'ai ouvert le livre (c'est Pascal qui a été mis dans le maquis qui me l'avait prêté), je mâchais un morceau de papier pour tromper ma faim. J'ai été bouleversé sans doute, mais aussi, comment dire : scandalisé, furieux presque. Ce qu'il faudrait peut-être souligner avant tout, c'est que pour nous autres, *Les Nourritures* ne posaient pas un problème moral. Nous étions bien décidés à assouvir tous nos désirs, mais leurs objets nous étaient interdits — et pour vivre il valait mieux essayer de les oublier. J'avais l'impression que Gide enfonçait une porte ouverte, mais de l'autre côté de laquelle, à cause du malheur des temps, il n'y avait rien. Des garçons de notre âge sont forcés de faire un effort d'imagination pour comprendre que sans Gide la porte serait peut-être restée fermée.

D'autre part, il me semble que la forme du livre fait obstacle à notre émotion. Un lyrisme trop constamment soutenu finit par la détruire. La langue même « date » un peu. Je crois que *Les Nourritures terrestres* sont à l'âge ingrat de leur carrière. Plus tard, quand certaines recherches seront devenues de simples curiosités littéraires, le lecteur entendra mieux la voix pure et instantanée qui monte de ces pages.

En somme, conclut, en riant, mon camarade, cette éclipse des *Nourritures* (si éclipse il y a) est une leçon : qui veut sauver son style le perdra.

Mais André Gide a toujours dit qu'il ne pensait gagner son procès qu'en appel — et nous savons bien qu'il l'a déjà gagné.